

De la méthodologie Q à la DRAP

PAUL BOUDREAU, Ph.D.

*Professeur agrégé, Département des sciences de l'éducation
Université du Québec en Outaouais
Chercheur, CRIR – Université du Québec en Outaouais*

JEAN-CLAUDE KALUBI, Ph.D.

*Professeur agrégé, Éducation Études en adaptation scolaire et sociale
Université de Sherbrooke
Chercheur, CRIR – Université de Sherbrooke*

Résumé – Lors de la planification d'un projet, les membres de l'équipe de recherche doivent déterminer la ou les méthodologies appropriées pour atteindre les objectifs poursuivis. Parfois une approche mixte, qualitative et quantitative, semble tout à fait convenir, surtout lorsqu'il s'agit d'étudier non seulement des variables observables, mais aussi des relations entre les acteurs du projet. Inspirée de la méthodologie Q, la démarche réflexive d'analyse du partenariat (DRAP) exploite les technologies modernes de collecte et de traitement des données. Le partenariat est au cœur de la démarche alors que les principaux acteurs concernés participent à toutes les étapes du projet. Ainsi, lors de groupes de discussion, les participants sont invités à partager leurs idées afin de trouver des solutions visant à maintenir ce qui va bien, à surmonter les obstacles et à réaliser les souhaits. Un logiciel facilite les analyses quantitatives et qualitatives en présentant les données selon de multiples critères et en offrant plusieurs formes de tris des informations. Des exemples d'applications en recherche illustrent les principales caractéristiques de la DRAP par rapport à la méthodologie Q en faisant valoir surtout les diverses modalités d'adaptation aux groupes d'acteurs, qu'ils soient des gestionnaires, des intervenants, des parents ou encore des enfants. La rédaction du rapport de recherche devient grandement facilitée parce que toutes les informations ont été validées au fur et à mesure par les acteurs ou des représentants des acteurs du projet.

Mots clés – Méthodologie mixte, partenariat, focus group, animation de groupe, analyse quantitative, analyse qualitative

From Q Methodology to DRAP

Abstract – When planning a project, the members of the research team must determine the appropriate methodology or methodologies for achieving the desired objectives. Sometimes a mixed approach, both qualitative and quantitative, seems entirely suitable, particularly to review not only observable variables, but also relationships among the project's participants. Based on Q methodology, DRAP makes use of modern technology for collecting and processing data. The approach focuses on partnership, with the main participants taking part in all stages of the project. Thus, in group discussions, participants are invited to share their ideas to find solutions in order to retain what works, overcome obstacles and achieve aims. Software facilitates quantitative and qualitative analyses by providing data according to multiple criteria and by offering several ways of sorting information. Examples of research applications illustrate the main characteristics of DRAP compared with Q methodology, with particular emphasis on the various ways of adapting to groups of participants, be they managers, healthcare professionals, parents or children. Writing the research report is much easier because all information has been validated throughout the project by the project participants or their representatives.

Key Words – Mixed methodology, partnership, focus group, group leadership, quantitative analysis, qualitative analysis

Introduction

En recherche, le choix d'une approche méthodologique dépend avant tout des objectifs poursuivis. Qu'il s'agisse d'une étude de besoins, d'une évaluation de programme ou d'une mesure d'efficacité des interventions, il importe de bien

planifier une collecte systématique des données qui permettra l'analyse la plus complète qui soit des contenus. Les membres de l'équipe de recherche doivent donc déterminer la ou les méthodologies appropriées pour atteindre les objectifs poursuivis. Lorsqu'il s'agit d'étudier non seulement des variables observables, mais aussi des relations entre les acteurs d'un projet donné, une approche mixte, qualitative et quantitative, apparaît appropriée, car elle favorise une plus grande richesse d'informations et des analyses plus poussées.

Inspirée de la méthodologie Q, la démarche réflexive d'analyse du partenariat (DRAP) exploite les technologies modernes de collecte et de traitement des données. Elle facilite les analyses quantitatives et qualitatives en présentant les données selon de multiples critères et en offrant plusieurs formes de tris des informations. Le partenariat est au cœur de la démarche; les principaux acteurs concernés participent à toutes les étapes du projet. Ainsi, lors des groupes de réflexion^{†††}, les participants sont invités à partager leurs idées afin de trouver des solutions visant à maintenir ce qui fonctionne bien, à surmonter les obstacles rencontrés et à réaliser les souhaits formulés. Du coup, la rédaction du rapport de recherche devient grandement facilitée parce que toutes les informations ont été validées au fur et à mesure par les acteurs ou des représentants de ceux-ci. Des exemples d'applications en recherche illustrent les principales caractéristiques de la DRAP par rapport à la méthodologie Q en faisant surtout valoir les diverses modalités d'adaptation aux groupes d'acteurs, qu'ils soient gestionnaires, intervenants, parents ou encore enfants.

Un bref retour dans l'histoire permet d'expliquer cette évolution des méthodologies de recherche et l'avènement de compromis menant à un éclectisme qui se dissocie des écoles de pensée pour se centrer sur les objectifs de la recherche. Dès 1953, Stephenson²³ remettait en question les mesures d'habiletés centrées sur les aspects quantifiables en faisant valoir que certaines dimensions importantes échappaient à l'observation des évaluateurs et des chercheurs. C'est ainsi qu'est apparue la méthodologie Q qui a introduit une nouvelle notion, celle de la subjectivité des observations ou « subjectivité des individus », c'est-à-dire les différences intra-individuelles que nous rencontrons particulièrement dans l'étude des cas uniques¹³. Le terme « méthodologie » se justifie du fait du recours à une démarche de recherche complète avec un objectif particulier (subjectivité), une approche particulière de collecte de données (échantillons Q et P) et une technique spécifique d'analyse statistique (analyse du facteur Q).

^{†††} L'expression « groupe de réflexion » a été préférée à « groupe de discussion » pour signifier « focus group » étant donné qu'avec la DRAP, il n'y a pas vraiment de discussion entre les participants.

Tout d'abord, le présent article décrira les caractéristiques de cette méthodologie Q et celles de la DRAP, dans l'optique de présenter les similitudes et différences de chacune. Ensuite, seront mis en évidence les avantages de la DRAP lorsqu'une approche mixte, quantitative et qualitative, est requise. Des exemples d'utilisations en recherche compléteront le portrait comparatif des deux méthodologies.

La méthodologie Q

Stephenson, chercheur anglais, était un proche collaborateur de Spearman, inventeur de l'analyse factorielle. Il s'est toutefois dissocié de ce dernier parce qu'il considérait que l'analyse factorielle ciblait uniquement les considérations quantitatives et ne donnait pas suffisamment d'importance aux relations avec l'environnement et aux représentations des personnes. Il explique ainsi l'utilisation de sa technique *Q-Sort* pour mettre en relation de nouveaux critères : « [...] *Q-Sort for one person for different conditions of instruction, or for different persons for the same or different conditions of instruction, are correlated and factored* »²³. Étant donné que la méthodologie Q prend son origine dans l'analyse factorielle, il n'est alors pas surprenant de voir les différents critères et variables mis en relation. L'approche mixte émerge avec la publication du premier livre de Stephenson, dans lequel il précise comment l'analyse factorielle peut contribuer à mieux cerner divers facteurs explicatifs appartenant aussi bien à des observations objectives qu'à des observations subjectives.

Pour analyser les représentations des personnes, la méthodologie Q s'est avérée appropriée depuis plus de 50 ans. Encore aujourd'hui, cette méthodologie est fréquemment utilisée par des chercheurs à travers le monde, dans différentes sphères d'activités. Ainsi dans l'une de leurs publications, Palacio-Quintin et Moore¹⁸ ont évalué, à l'aide de cette méthodologie, « *la représentation que se fait l'enfant de sa relation d'attachement avec ses parents d'origine et de celle qui le lie à ses parents d'accueil* ». Le *Q-Sort* utilisé dans cette recherche correspond à un questionnaire en 65 éléments présentés sur des cartes séparées. La corrélation entre les résultats attribués et les résultats prototypes (*Q-Scores*) est calculée à partir de 3 catégories d'attachement différentes : sécurisant, insécurisant-ambivalent, insécurisant-évitant.

Le deuxième exemple vient de Marc Bourdeau, chercheur en études statistiques de l'École Polytechnique de Montréal. Ce dernier mentionne sur son site Internet que cette méthodologie « [...] *connaît maintenant un regain de faveur avec la recherche qualitative sur de tout petits groupes d'individus* ».

Bourdeau a lui-même mené récemment une étude de cas en utilisant la méthodologie Q pour cerner la perception de la qualité des soins à domicile par les usagers. Pour ce faire, il avait retenu 36 indicateurs regroupés en 12 dimensions qu'il a fait trier par une vingtaine de personnes¹⁰. Cette façon de procéder reprend sensiblement la technique initiée par Stephenson²³ et développée davantage par Brown¹², c'est-à-dire le *Q-Sort*.

Il convient de souligner qu'en 1953, au moment où Stephenson a diffusé sa méthodologie Q (qui inclut la technique *Q-Sort*), les outils informatiques n'étaient pas disponibles pour faciliter le traitement d'un grand nombre de données en peu de temps; ces outils n'étaient pas assez développés. Dès lors, les expériences en question se déroulaient alors en recourant aux formats de papier, selon des modalités assez strictes. Aujourd'hui encore, les principales étapes de la démarche proposée par la méthodologie doivent respecter un cadre rigide (voir tableau 1), hérité des recommandations des créateurs de l'approche.

TABLEAU 1
Étapes de la méthodologie Q

Étapes – Q		Buts
1.	Générer un grand nombre d'énoncés concernant le sujet d'étude à partir d'entrevues, d'échanges entre experts ou de revue de la littérature	Constituer une banque d'énoncés
2.	Choisir un échantillon d'énoncés représentatifs des thèmes du projet	Établir un échantillon d'énoncés appelé échantillon Q
3.	Sélectionner les participants à l'étude	Former un échantillon de personnes appelé échantillon P
4.	Déterminer la distribution attendue selon une courbe gaussienne en fonction du nombre d'énoncés, puis écrire ces énoncés sur des cartes séparées	Préparer le protocole d'administration et la grille d'entrée des numéros d'énoncés triés (<i>Q-Sort</i>)
5.	Recueillir les cartes classées de chaque participant	Regrouper l'ensemble des données
6.	Saisir les données à l'ordinateur et effectuer le traitement statistique en attribuant les valeurs numériques aux piles de cartes	Procéder à l'analyse factorielle

Le tableau 2 présente un exemple de la répartition attendue des cartes lorsqu'il y a 50 énoncés et une échelle d'appréciation en 9 classes de préférence. Il pourrait être demandé aux participants de se situer par rapport à chacun des énoncés.

TABLEAU 2

Exemple de répartition attendue des cartes

	Très très négatif	Très négatif	Négatif	Assez négatif	Neutre	Assez positif	Positif	Très positif	Très très positif
Cartes	2	4	6	8	10	8	6	4	2
Valeur	-4	-3	-2	-1	0	+1	+2	+3	+4

Ainsi, il doit y avoir un nombre prédéterminé de cartes dans chaque classe de préférence. Le traitement statistique se fait à partir des valeurs associées pour chaque emplacement des cartes. En fait, comme le participant place un nombre défini dans chaque pile de cartes correspondant aux 9 classes de préférence, il est amené à ordonner les énoncés au lieu de les évaluer individuellement selon ses perceptions. En termes de stratégie, il y a lieu de commencer par les extrémités, soit 2 énoncés « très très négatifs » et deux énoncés « très très positifs » avant de passer aux autres cartes dont les énoncés seraient « très négatifs » et « très positifs » pour 4 cartes par classe. L'importance relative de chaque énoncé découle de l'ordre décidé par chaque participant. Cependant, sur l'ensemble des 50 énoncés, plusieurs auront la même appréciation, dont 10 étant neutres ou non applicables, 8 « assez positifs », 8 « assez négatifs », etc.

Des limites à souligner

Comme toute méthodologie, la méthodologie Q présente des limites. Il convient de relever (sans mettre l'accent sur les aspects négatifs) ces lacunes qui rendent son application moins appropriée pour certaines recherches. Des chercheurs comme Bourdeau et Fox¹⁰, à titre d'exemple, relèvent notamment le grand nombre d'égalités de perceptions et la nécessité de procéder à d'autres formes de calculs, tel le « tau » de Kendall, pour départager l'ordre des énoncés.

De même, Gauzente¹³, qui démontre bien le lien entre la méthodologie Q et l'étude de la subjectivité, met un bémol sur la technique de tri des énoncés (*Q-Sort*) en indiquant que les répondants éprouvent certaines difficultés à classer les dernières cartes. Cette situation devient d'autant plus évidente si les thèmes abordés ne correspondent pas aux spécialités des répondants. Dans de tels cas, la catégorisation en 9 classes de préférence propose des nuances qu'il est difficile de distinguer. De plus, la chercheuse relève les limites qu'impose la distribution forcée du nombre d'énoncés dans chacune des classes de préférence pour respecter un étalement se rapprochant le plus possible d'une courbe normale.

Stephenson lui-même voyait des faiblesses dans la méthodologie qu'il a créée. Lorsque les énoncés sont triés par un répondant, l'évaluation ne porte

pas uniquement sur son appréciation très subjective de chaque contenu, mais aussi sur la comparaison des énoncés les uns par rapport aux autres. Ainsi, la subjectivité du répondant est altérée par l'obligation de comparer les énoncés entre eux de façon à respecter le nombre de cartes dans chacune des classes. Comme le mentionne Brown¹², le *Q-Sort* consiste avant tout à une mise en rangs des différents énoncés en les regroupant en un nombre impair de catégories.

D'autres aspects suscitent également un questionnement pour un chercheur qui entreprend une démarche avec cette méthodologie. Mentionnons, en particulier, la manipulation des énoncés, aussi bien dans le choix, dans la formulation, que dans l'organisation autour de thèmes prédéfinis. En effet, les énoncés soumis aux participants subissent des transformations en cours de route puisque les chercheurs ont tout le loisir de retenir les énoncés qu'ils préfèrent à partir des entrevues, de conserver les énoncés qui conviennent aux objectifs de la recherche, puis de reformuler ces énoncés à leur guise, sous le prétexte de les rendre plus explicites. Dans ce contexte, les entrevues visant à recueillir les idées des participants peuvent paraître factices.

Le fait que les énoncés fassent l'objet d'un choix afin d'être répartis en 9, 7 ou 5 classes de préférence oblige le participant à lire plus d'une fois la grande majorité des cartes. C'est pour cette raison qu'il est recommandé par Brown d'essayer de s'en tenir à moins de 70 énoncés, ce qui demande déjà beaucoup de temps. Pour réaliser les analyses factorielles, les utilisateurs de cette méthodologie peuvent télécharger un logiciel, le *Q-method*, qui facilite le traitement statistique des valeurs accordées à chacune des cartes selon sa classe de préférence. D'autres suggèrent d'employer le *Statistical package for the social sciences* (SPSS), un logiciel plus polyvalent.

Enfin, il importe de relever une faiblesse marquée, reliée aux petits échantillons de participants. En effet, dans les cas où le nombre de participants est restreint, il faut s'attendre à retrouver plusieurs cartes ayant la même moyenne, parce qu'appartenant à la même classe de préférence. Cette situation ne favorise évidemment pas une discrimination fine.

Vers une méthodologie plus partenariale

Au cours des dernières années, plusieurs recherches du Groupe inter-réseaux de recherche sur l'adaptation de la famille et de son environnement (GIRAFE) visaient à mieux comprendre les représentations des partenaires (familles et professionnels) des réseaux de services en réadaptation. Pour respecter l'esprit d'un véritable partenariat qui laisse une place égale à chacun des acteurs, il a fallu faire quelques adaptations à la méthodologie Q. Considérant qu'un véritable partenariat implique une participation à toutes les étapes d'un

projet, il devenait nécessaire de modifier la démarche de collecte des représentations des acteurs et les modalités d'analyse des données.

C'est donc dans une perspective constructiviste qu'une nouvelle démarche a été développée autour des besoins découlant de cette nouvelle réalité. Comme le suggère Mayer¹⁵ :

« [...] cette perspective déplace l'accent traditionnellement mis sur les conditions objectives vers le processus par lequel se construisent les définitions de problèmes sociaux; [...] conséquemment, les auteurs étudient les problèmes sociaux en partant des individus qui parviennent à les faire émerger en tant que problèmes et en mettant l'accent sur les intérêts des individus ou des groupes qui participent à la définition de ces problèmes. »

En fait, il s'agit de déplacer le point de mire de la recherche des intérêts des chercheurs vers les intérêts des acteurs du phénomène à étudier.

Comme le précisent Bouchard et Tétreault⁴, « *un vrai partenariat entre parents et professionnels ne peut exister que si ces 2 types d'acteurs mettent à profit leurs moyens respectifs et comprennent les mécanismes sous-jacents qui président aux orientations de la collaboration. [...] Étant donné que le partenariat et la coopération sont loin d'être des acquis naturels, il faudrait mettre à contribution des stratégies d'enrichissement axées sur l'apport des pairs.* »

Les relations établies entre les membres des familles et les professionnels tendent à fixer de nouvelles normes de fonctionnement dans la vie quotidienne pour résoudre des problèmes et faire vivre aux uns et aux autres un climat de confiance, de réciprocité ou de complémentarité²⁰. Il s'agit d'une forme d'interdépendance bénéfique où s'affichent des attitudes positives et divers signes d'ouverture d'esprit, contre toute attitude favorisant des difficultés de communication³. Ainsi, pour encourager un climat constructif lors des rencontres de plans de services individualisés, parents et professionnels de la petite enfance ont été formés à l'utilisation de l'*Inventaire du développement de l'enfant entre 0 et 7 ans : Brigance*¹¹, un instrument construit pour aider les intervenants de différentes disciplines à identifier les objectifs pertinents en matière de développement de l'enfant. L'évaluation faite par les parents dans ce contexte leur offre un accès privilégié à l'information et les prépare à reconnaître leurs tâches et responsabilités aux côtés des professionnels².

Une nouvelle méthodologie qui serait centrée davantage sur l'analyse des perceptions des acteurs dans le cadre d'un partenariat doit laisser beaucoup plus de place aux interactions. C'est d'ailleurs ce que proposent Ouellet et Mayer¹⁷ qui précisent les modalités d'une recherche avec la « technique du groupe nominal » qu'a développée Nadeau¹⁶, au Québec, dans des études d'analyse de besoins. Selon eux, il importe de :

- tenir des rencontres structurées;
- respecter une égalité de la participation dans la production d'idées;
- réunir les participants dans un groupe de discussion;
- partager l'attention entre les aspects socio-affectifs des relations interpersonnelles des membres et l'exécution de la tâche;
- distinguer nettement les étapes de production et d'évaluation;
- dépersonnaliser le débat;
- procéder à l'évaluation des idées selon un vote secret;
- favoriser l'expression libre des idées, même les moins conformistes.

À partir de ces balises se dessine petit à petit une méthodologie mixte, dans laquelle les données quantitatives et qualitatives deviennent complémentaires, de façon à fournir des informations plus riches aux fins d'analyses. Plusieurs chercheurs utilisent déjà des approches mixtes dans cette optique. À titre d'exemple, citons les professeurs Trudel et Mercier²⁴ de l'Université de Sherbrooke qui ont mené une étude d'évaluation de la satisfaction des services dans un établissement et qui justifient ainsi leur choix d'une approche mixte comprenant la méthodologie Q :

« [...] *cette utilisation combinée de deux méthodes ne doit cependant pas refléter un simple compromis méthodologique, mais plutôt traduire une nouvelle façon de travailler et de concevoir la recherche en termes d'une approche milieu basée sur l'analyse exhaustive des représentations des acteurs terrain.* »

Pour prendre en compte un plus grand nombre de critères, il devient nécessaire de bonifier la démarche méthodologique Q et de profiter des fonctionnalités informatiques pour faciliter le traitement des données. De plus, il y a lieu d'apporter des modifications importantes à la collecte des informations de base pour respecter l'esprit d'une approche partenariale qui donne voix au chapitre à tous les acteurs.

La DRAP

Les premières expériences de recherche avec la version initiale de la DRAP remontent à une dizaine d'années. Depuis ce temps, plusieurs autres recherches ont permis de peaufiner la démarche et de développer un logiciel de collecte et de traitement des données. Quelques publications font état de l'évolution de cette méthodologie au cours des dernières années, en particulier : Boudreault et Kalubi⁷; Boudreault et Michallet⁸; Boudreault, Moreau et Kalubi⁹.

À l'origine de la DRAP, ce sont les besoins de travailler en partenariat avec les milieux de pratique qui ont suscité un questionnement relativement aux aspects fonctionnels de la méthodologie Q. En effet, les participants ne se sentaient pas directement interpellés dans les recherches qui ne prenaient en

compte qu'une partie de leurs représentations et, qui plus est, laissent aux chercheurs tout le loisir de modifier leurs énoncés avant de les soumettre à l'appréciation des participants. Dès cette première étape de la méthodologie Q, il y avait manipulation des informations de base, ce qui ne correspond pas à l'esprit du partenariat.

Avec la DRAP, il faut, dès le départ, faire une planification de l'ensemble de la démarche de recherche qui prévoit déjà les grandes lignes de toutes les étapes incluant les analyses⁵. Il est important de le faire avant même de commencer la recherche parce que toutes les variables doivent être mises en place afin d'assurer une collecte complète des données, aussi bien quantitatives que qualitatives. À ce propos, Saint-Jacques²² suggère un bon modèle de plan d'analyse qui aide à réaliser cette étape de la collecte de données en ayant anticipé les critères à mettre en relation.

La DRAP débute par le choix des thèmes qui seront abordés lors des ateliers de groupes de réflexion, même s'il demeure possible de thématiser les énoncés à la fin de l'opération ou d'ajouter de nouveaux thèmes en cours de route. Habituellement, ces thèmes découlent directement des objectifs du projet; les chercheurs sont donc en mesure de les identifier. Il en va de même pour les acteurs concernés, ciblés lors de l'élaboration de la méthodologie du projet, de sorte qu'il devient facile de choisir des représentants significatifs pour participer aux rencontres de groupe. Il s'agit avant tout de recourir à un modèle de soutien logistique pour une réunion ou un échange entre personnes appartenant à différents groupes qui veulent réfléchir ensemble afin de trouver des solutions à une situation qui pose problème.

C'est pourquoi a été placé, dans les premières étapes de la DRAP, un remue-méninges en groupe de réflexion d'une vingtaine de personnes impliquant des représentants des acteurs. Les énoncés sont alors écrits en verbatim et validés par l'émetteur. Ils sont également associés à un type d'énoncés (positif, négatif, besoin), à un thème correspondant aux objectifs du projet et au groupe d'appartenance de l'émetteur. Ainsi, chacune de ces variables devient une forme de critères de tri des informations. Pour bien voir la séquence des opérations, le tableau 3 présente les grandes étapes de la DRAP en lien avec les buts poursuivis.

TABLEAU 3
Étapes de la DRAP

Étapes – DRAP		Buts
1.	Déterminer les thèmes à traiter en groupes de réflexion, à partir des objectifs du projet	Centrer le remue-méninges sur les vrais enjeux
2.	Sélectionner les participants aux ateliers de façon à représenter équitablement les acteurs concernés	Assurer une représentativité de chaque groupe d'acteurs
3.	Tenir une rencontre de groupe pour formuler des énoncés (positifs, négatifs, besoins) en acceptant intégralement toutes les idées des participants	Identifier les aspects positifs, les aspects négatifs et les besoins en lien avec chaque thème
4.	Évaluer individuellement ces énoncés et saisir ces entrées pour les trier par moyennes et écarts types	Classer les énoncés selon leur importance relative
5.	Rechercher des pistes de solution à partir des énoncés triés selon les valeurs et les thèmes pour : <ul style="list-style-type: none"> ➤ sauvegarder ce qui fonctionne bien (positif) ➤ surmonter ce qui fonctionne moins bien (négatif) ➤ réaliser les souhaits (besoins) 	Trouver les solutions les plus susceptibles de contribuer à la réalisation du projet
6.	Trier ces pistes de solutions pour chaque thème en les ordonnant selon les priorités telles que perçues par chaque participant	Classer les solutions selon leur importance relative
7.	Réaliser les analyses quantitatives avec le tri des énoncés et des pistes selon les valeurs, puis produire les graphiques et schémas par thème	Dégager les aspects dominants et illustrer les points forts et faibles convergents et divergents
8.	Réaliser les analyses qualitatives des énoncés et des pistes de solutions à partir d'une classification des mots clés pour chaque thème	Mettre en évidence les contenus dominants
9.	Faire une analyse croisée des données quantitatives et qualitatives	Jeter les bases du rapport de recherche

Il est prévu, dans la démarche, que les idées ne doivent pas être débattues lors de l'atelier de remue-méninges. Toutes les perceptions sont acceptables. Si un participant n'est pas d'accord avec l'idée émise par un autre, il peut formuler un nouvel énoncé qui dirait le contraire ou apporterait une nuance. Ce sera au moment d'évaluer chacun des énoncés, de façon individuelle, que les points de vue se distingueront par l'appréciation de l'ensemble des participants. Cette étape d'évaluation est cruciale parce qu'elle permet de faire ressortir les perceptions de tous les acteurs alors que le logiciel situe la moyenne de chaque énoncé. Le calcul des écarts types fournit aussi une indication importante du degré de consensus de cette appréciation des acteurs. Étant donné que les acteurs ont été identifiés nommément ou encore associés à un groupe d'appartenance (ex. : les gestionnaires, les intervenants, les parents), il devient possible de nuancer les interprétations dans le rapport final en précisant les distinctions intergroupes.

Il est préférable de procéder aux évaluations des énoncés individuellement même s'il demeure possible de le faire en groupe pour sauver

du temps. L'expérience a démontré que les écarts types sont plus étroits lorsque cette tâche est faite en groupe. Les cotes d'évaluation peuvent s'échelonner de 0 à 9 où :

- 0 signifie « absolument en désaccord avec cet énoncé »;
- 1, 2, 3 signifient « peu en accord avec cet énoncé »;
- 4, 5, 6 signifient « assez en accord avec cet énoncé »;
- 7, 8, 9 signifient « très en accord avec cet énoncé ».

Les moyennes et les écarts types se calculent automatiquement. Par la suite, il ressort des tris de ces énoncés selon ces valeurs. Le classement des énoncés par ordre d'importance selon les valeurs attribuées par les participants aide, lors de l'étape suivante, à la recherche de pistes de solutions. Ainsi, les énoncés qui n'ont pas retenu l'attention de la majorité des participants ne requièrent probablement pas de solution, alors que les énoncés dominants par leurs valeurs élevées et un consensus exprimé par un écart type étroit appellent une réflexion du groupe sur les solutions à envisager à court, moyen et long terme.

L'étape de recherche des pistes de solutions survient à la suite de la formulation de tous les énoncés pour l'ensemble des thèmes. Même si le logiciel permet d'afficher deux écrans superposés, les participants devraient idéalement avoir sous la main la liste des énoncés triés selon les moyennes et les écarts types afin de formuler des propositions de solutions de façon à :

- conserver ce qui va bien (les aspects positifs);
- surmonter les obstacles et difficultés (les aspects négatifs);
- répondre aux besoins (les souhaits et besoins manifestés).

Comme cela a été fait pour les énoncés, il peut s'avérer utile de procéder à une évaluation de chacune des pistes de solutions. Encore ici, la disponibilité de temps peut déterminer le choix de la méthode. À titre d'exemple, il peut être plus rapide de faire simplement, en atelier, une évaluation des différentes propositions de solutions pour un même thème. Il est aussi possible de faire une évaluation individuelle dont les valeurs seront compilées pour favoriser un véritable classement des solutions selon leur importance.

Toutes ces formes de tri des informations facilitent grandement la rédaction du rapport de recherche et la publication des résultats dans des revues scientifiques. Les analyses quantitatives et qualitatives du logiciel de la DRAP constituent des étapes simplifiées par le fait que toutes ces saisies informatiques classent immédiatement les énoncés et favorisent différentes formes de tri selon les nombreux critères prévus lors de la planification : participants (groupes ou individus); types d'énoncés (positifs, négatifs, besoins); ateliers (si plusieurs groupes sont menés en parallèle); thèmes (nombre illimité); valeurs des énoncés dans chacun des thèmes; classification

selon les contenus par catégories et attributs; liens entre les énoncés du remue-méninges et ceux des pistes de solutions.

Outre la méthodologie Q, une autre source d'inspiration a grandement contribué à l'évolution de la DRAP. Il s'agit de « la dynamique de la confiance ». Cette dernière, élaborée en France par Le Cardinal, Guyonnet et Pouzoullic¹⁴, vise surtout à faire valoir l'importance de la coopération dans la réalisation de projets complexes. Ces auteurs du monde industriel ont étudié les interrelations entre les acteurs pour expliquer la réussite de projets d'envergure. Leur méthode d'analyse appelée « *Pat-Miroir* » facilite la mise en évidence des facteurs explicatifs de la dynamique d'une équipe autour d'un projet.

Des exemples d'utilisations en recherche

Voici des exemples de projets de recherche ayant profité de la DRAP pour colliger et traiter les données. Ces applications suggèrent d'autres formes d'utilisations en recherche et même dans la gestion de services.

Projet Vision-Inclusion

Dans le cadre d'un projet d'envergure nationale, 40 participants provenant de toutes les provinces du Canada ont pu échanger sur les avantages, les inconvénients et les besoins liés à l'inclusion sociale et scolaire dans les services réguliers d'enfants ayant une déficience intellectuelle. Représentant tous les acteurs directement concernés, à savoir les parents, les intervenants en milieu de garde, les enseignants du préscolaire et du primaire, les gestionnaires et les professionnels, ces participants ont partagé leurs savoirs et leurs préoccupations. Provenant de 3 ateliers fonctionnant en parallèle, quelque 266 énoncés ont été formulés. L'objectif principal était de connaître les perceptions des partenaires de l'éducation du jeune enfant ayant une déficience intellectuelle à l'égard de son inclusion à l'école régulière et dans les services de garde. Les points de vue des participants étaient associés à l'un ou l'autre type (avantage, crainte ou souhait) en lien avec leur représentation de la situation. Triés selon l'importance relative jugée par tous les participants, ces énoncés ont ensuite inspiré la formulation d'une cinquantaine de propositions de solutions pouvant s'appliquer dans les différents milieux⁹.

Organisation de programmes éducatifs

Deux groupes de réflexion ont été menés avec une vingtaine de personnes engagées dans un processus de travail en partenariat depuis un an. L'intention était de connaître leur point de vue sur les hauts et les bas du partenariat, sur leurs découvertes, sur les conditions de succès et sur les enjeux de ce mode d'organisation. En bref, la grande question était la suivante : après un an, les efforts consentis en valaient-ils le coup? La composition de ces équipes était

multipartenariale, en ce sens qu'elle regroupait des parents et des intervenants issus des secteurs de la santé (CLSC), de l'éducation (école, secteurs des jeunes et des adultes), de la culture (bibliothèque), de l'emploi et de la solidarité sociale (centre local d'emploi), de la petite enfance (centre de la petite enfance), du réseau communautaire (dépannage alimentaire, maison de la famille) et du monde municipal (services des loisirs et de la vie communautaire). Ces rencontres ont fait émerger non seulement les principaux obstacles au partenariat, mais aussi des découvertes intéressantes, comme le fait de mieux connaître les expertises complémentaires de certains collaborateurs œuvrant dans d'autres réseaux¹.

Recherche sur les perceptions des parents d'un enfant dysphasique

Le protocole de recherche mis en place lors de ce projet facilitait grandement une telle collecte de données auprès des parents. En effet, des ateliers de groupes de réflexion ont été organisés afin de permettre à chacun des parents de faire valoir ses propres expériences. L'équipe de recherche a regroupé entre 15 et 20 parents, provenant de 4 régions différentes du Québec, dont l'enfant appartenait à l'un ou l'autre des groupes d'âge suivants : 0-5 ans; 6-10 ans; 11-18 ans. Pour guider les échanges lors des ateliers, l'animateur proposait 3 questions ouvertes aux participants :

1. Quelles sont les *conséquences* d'avoir un enfant dysphasique sur la vie familiale?
2. Quelles sont les *stratégies* que vous avez mises en place pour surmonter ou limiter l'impact de ces conséquences?
3. Quels sont vos *besoins* spécifiques et ceux de votre entourage en regard de la situation?

L'originalité de cette démarche tient au fait que chacune des idées émises par les participants était tout de suite inscrite dans la base de données informatisée présentée sur grand écran de façon à ce que ceux-ci puissent visualiser immédiatement les libellés de leurs énoncés, puis poursuivre leur réflexion collective. Ils ont ainsi pu s'exprimer librement sur les conséquences, pour la famille, d'avoir un enfant dysphasique à la maison, ainsi que sur les stratégies pour composer avec cette situation. Puis, l'exercice se poursuivait avec la formulation des principaux besoins perçus par les parents, aussi bien en termes d'information que de soutien direct⁸.

Agrément d'établissement

Pour rencontrer les objectifs du Conseil québécois d'agrément, la démarche des groupes de réflexion avec la DRAP s'avère particulièrement efficace parce qu'elle favorise l'expression libre des idées de tous les acteurs, sans confrontation et sans qu'il n'y ait de discussion de chacun des points de vue.

Les argumentations soutenues entraînent souvent les professionnels à justifier leurs observations, qui, plus ou moins consciemment, intimident les parents comme les clients adultes avec leurs expertises et leurs savoirs cliniques⁶.

Toute l'opération est grandement facilitée par le fait que les participants n'aient pas à prendre de notes étant donné que tous les énoncés sont inscrits au fur et à mesure sur un grand écran pour leur validation. Aussi, aucune idée ne se perd puisque toutes les personnes ont un droit égal de parole et la personne qui formule une idée a tout de suite la possibilité de valider l'information.

En fait, pour réussir le partenariat, il faut planifier toute l'organisation des rencontres de façon à bien enchaîner les étapes comme le prévoit la DRAP. Au plan pratique, en vue de la rencontre, il suffit d'installer un ordinateur et un projecteur pour afficher les données au fur et à mesure de leur formulation. Les fonctionnalités du logiciel vont contribuer à classer les informations selon les personnes émettrices, le type d'énoncé et la thématique abordée.

DRAP : une méthodologie plus souple, plus polyvalente

Contrairement à la méthodologie Q, la dimension relationnelle est importante dans la DRAP. En effet, même si les représentations ne sont pas discutées, mais seulement notées telles que verbalisées, il demeure qu'une véritable dynamique constructive s'installe rapidement dans le groupe et stimule la réflexion et l'expression des idées. C'est ainsi qu'il arrive souvent qu'un participant s'appuie sur l'idée d'un autre en apportant des nuances dans un nouvel énoncé ou en faisant part d'une expérience tout à fait différente.

Alors que la méthodologie Q limite le nombre d'énoncés, la DRAP encourage plutôt l'expression de toutes les idées possibles, laissant les évaluations individuelles établir quels énoncés rencontrent l'assentiment de la majorité des participants. Bien qu'il y ait un très grand nombre d'énoncés, l'étape de l'évaluation se fait assez rapidement parce que chacun n'est apprécié qu'en fonction de son contenu, sans égard au nombre d'énoncés pouvant recueillir la même valeur. Les moyennes et écarts types calculés avec 2 décimales précisent les nuances entre les énoncés. Il faut vraiment parler alors de perceptions ou de représentations de la part de chaque participant qui, en toute subjectivité, attribue une valeur pour chaque énoncé, sans se préoccuper, comme c'est le cas dans la méthodologie Q, du nombre d'énoncés ayant des valeurs semblables.

Efficiences de la DRAP

Plusieurs aspects caractérisent la DRAP. Tout d'abord, les modalités de collecte des données s'inscrivent dans une optique partenariale dans laquelle le point de vue de chacun des acteurs est accueilli avec respect, sans

interprétation ni correction. Rappelons que ce ne sera qu'au moment de l'évaluation individuelle de tous les participants que son importance relative par rapport aux autres idées sera déterminée avec les moyennes et les écarts types.

Dans un tel contexte, il n'y a pas de situation de conflit parce que les idées ne sont pas soutenues par une argumentation, mais plutôt appréciées secrètement. Au contraire, lors des ateliers, le climat de travail est davantage à la coconstruction d'un projet en partenariat, à partir des représentations de ce qui fonctionne, de ce qui ne fonctionne pas, ainsi que des souhaits pour un meilleur fonctionnement. D'ailleurs, il arrive fréquemment qu'à la fin d'un atelier complet avec la DRAP, les participants s'aperçoivent que leurs positions n'étaient pas si éloignées les unes des autres.

Cette démarche de coconstruction centrée sur la recherche de solutions impliquant tous les acteurs fournit non seulement des énoncés traduisant les perceptions des principales personnes concernées, mais fait également bien ressortir les divergences et convergences d'opinions pour chacune de ces idées. C'est en se référant à leurs expériences de vie et à leur rôle dans le projet que les participants formulent des énoncés pour faire connaître leurs intérêts et préoccupations. Lors de la recherche d'avenues de solutions, c'est aussi en se référant aux points de vue des autres participants qu'ils font des propositions visant à recueillir l'appui de la majorité des membres du groupe. Sans trop s'en apercevoir, les participants solidifient leur partenariat parce qu'ils deviennent de plus en plus conscients des perceptions des autres et de l'importance de trouver ensemble des solutions visant l'actualisation du projet qui les unit.

De même, la présentation des résultats, que ce soit sous forme de tableaux des énoncés triés selon les critères préétablis ou encore sous forme de graphiques des nombres d'énoncés selon ces mêmes critères, fait ressortir avec éloquence les aspects les plus importants de chaque projet. C'est ainsi que les participants se reconnaissent dans leurs ressemblances et leurs différences. À partir d'énoncés parfois diamétralement opposés, ils en arrivent parfois à proposer des solutions semblables, favorisant ainsi les rapprochements souhaités dans un projet de partenariat.

Conclusion

Toute étude de représentations s'avère complexe et nécessite des entrées multiméthodologiques. Comme le souligne Rouquette²¹, il serait insignifiant d'opposer un type de recherche à un autre. Chaque chercheur devrait dépasser les oppositions primaires entre chapelles (que celles-ci soient positivistes, postpositivistes ou constructivistes), de façon à étaler des choix conséquents, fonctionnels, utiles. Pour déterminer le contenu, comprendre l'organisation des éléments et identifier les structures, les chercheurs recourent de plus en

plus à des stratégies interrogatives et associatives, mais dont les applications varient énormément en fonction des terrains, des sujets et attitudes des acteurs.

Afin de contrôler les dispositifs de collecte d'informations ou de données, l'approche Q, décrite dans ce texte, contribue à montrer la nécessité d'une réflexion approfondie dans le choix des instruments et dans la prise en compte des dimensions de la subjectivité. À ce propos, Palmonari et Zani¹⁹ insistent sur le fait que toutes les études ont leurs limites : les « *études menées avec des adolescents (par Rapley et Pretty) ont mis en évidence que le concept de sentiment de communauté, opérationnalisé dans le système de collecte d'informations (SCI) ne représente pas l'expérience des jeunes et leur compréhension de la communauté, parce qu'il est basé sur une construction académique et exprimé dans un langage non familier pour eux. De là l'intérêt d'utiliser davantage des méthodes qualitatives (ex. : les groupes de discussion) sans pour cela prétendre affirmer la supériorité d'une méthode sur l'autre, mettant plutôt en avant-scène la fécondité d'une approche qui intègre les deux* ».

Le choix d'une approche comprend certes son lot de contraintes, mais des évolutions peuvent être imposées par les réalités du terrain. Faut-il parler dès lors de l'ère de compromis, alors même que la méthodologie s'inscrit dans une orientation qui exige stabilité et garantie des résultats objectifs? L'objectivité du chercheur, rappelle Rouquette²¹, devrait l'amener à reconnaître que certaines dimensions importantes dans la mesure des habiletés, des comportements ou des attitudes échappent lamentablement à l'observation des acteurs, qu'ils soient évaluateurs, chercheurs ou praticiens. Or ces remarques appellent de nouvelles exigences dans les dispositifs de collecte des données de recherche. Comme nous l'avons expliqué précédemment, le développement de la DRAP s'inscrit dans cette perspective des réponses aux besoins de saisie et d'analyse des représentations en contexte d'interactions partenariales. Les consignes d'anticipation apparaissent alors nécessaires dans ce protocole actif qui exige des attitudes de disponibilité non directive chez tous les acteurs présents, qu'il s'agisse de chercheurs, de professionnels ou de parents. Au regard des points et schémas exposés, la DRAP permet au chercheur de ne pas embrasser les théories du partenariat comme un fait accompli, mais plutôt comme une construction émergente. Les idées premières en ressortent toujours modifiées, car tous les acteurs ont en permanence la possibilité d'apprendre et d'accumuler de nouvelles hypothèses, de clarifier de nouvelles attentes ou de reconnaître de nouveaux besoins.

Références

1. Blain, F. & Boudreault, P. (2004). Table ronde sur le partenariat famille, école et communauté. *Vie pédagogique*, 133(novembre-décembre), 21-23.
2. Bouchard, J.M, Sorel, L. & Kalubi, J.C. (2004). L'évaluation de l'enfant par ses parents. *Les Cahiers de l'Actif*, 332-335, 117-134.
3. Bouchard, J.M. & Kalubi, J.C. (2003). Les difficultés de communication entre intervenants et parents d'enfants vivant avec des incapacités. *Éducation et Francophonie*, XXX(1), 108-129. Document téléaccessible à l'adresse : <http://www.acef.ca/revue/31-1/index.html>.
4. Bouchard, J.M. & Tétreault, S. (2002). Famille et déficience physique. In S. Tétreault, P. Beaupré, J.C. Kalubi & B. Michallet (Eds), *Famille et situation de handicap : comprendre pour mieux intervenir* (pp. 5-12). Sherbrooke : Éditions du CRP.
5. Boudreault, P. (2004). La recherche quantitative. In T. Karsenti & L. Savoie-Zajc (Eds), *Introduction à la recherche en éducation* (pp.151-180). Sherbrooke : Éditions du CRP.
6. Boudreault, P. & Baignée, D. (2004). *Une démarche réflexive d'analyse pour l'agrément à l'INLB*. Communication présentée dans le cadre du colloque provincial de la Société québécoise d'évaluation de programme (SQEP), Québec.
7. Boudreault, P. & Kalubi, J.C. (2006). *Expérimentation d'une démarche favorisant le partage des savoirs entre parents et intervenants*. Actes du congrès de l'AIRHM, Rimouski.
8. Boudreault, P. & Michallet, B. (2003). Une démarche de recherche favorisant l'émergence des perceptions des parents d'un enfant dysphasique. *Les cahiers de l'Actif*, 330-331, 189-200.
9. Boudreault, P., Moreau, A.C. & Kalubi, J. C. (2001). L'inclusion des enfants qui ont un retard de développement au préscolaire : une préoccupation pancanadienne. In J.C. Kalubi, J.M. Bouchard, J.P. Pourtois & D. Pelchat (Eds), *Partenariat, coopération et appropriation des savoirs* (pp. 121-138). Sherbrooke : Éditions du CRP.
10. Bourdeau, M. & Fox, R.C. (2002). *Une étude de cas en méthodologie-Q : la perception de la qualité des soins à domicile par les usagers*. Document téléaccessible à l'adresse : <http://www.mgi.polymtl.ca/marc.bourdeau/Consultations/>.
11. Brigance, A. (1997). *Inventaire du développement de l'enfant entre 0 et 7 ans : Brigance*. Québec : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques.
12. Brown, S.R. (1996). Q Methodology and Qualitative Research. *Qualitative Health Research*, 6(4), 561-567.
13. Gauzente, C. (2005). La méthodologie Q et l'étude de la subjectivité. In P. Roussel & F. Wacheux (Eds), *Management des ressources humaines : méthodes de recherche en sciences humaines et sociales* (pp. 178-205). Bruxelles : De Boeck.
14. Le Cardinal, G., Guyonnet, J.-F. & Pouzillic, B. (1997). *La dynamique de la confiance : construire la coopération dans les projets complexes*. Paris : Dunod.
15. Mayer, R. (2000). L'évolution de la recherche sociale au Québec : 1960-2000. In P. Roussel & F. Wacheux (Eds), *Management des ressources humaines : méthodes de recherche en sciences humaines et sociales* (pp. 178-205). Bruxelles : De Boeck.

16. Nadeau, M.A. (1988). *L'analyse des besoins : l'évaluation de programmes, théorie et pratique* (2^e éd.). Québec : Presses de l'Université Laval.
17. Ouellet, F. & Mayer, R. (2000). L'analyse des besoins. In P. Roussel & F. Wacheux (Eds), *Management des ressources humaines : méthodes de recherche en sciences humaines et sociales* (pp. 178-205). Bruxelles : De Boeck.
18. Palacio-Quintin, E. & Moore, J. (2004). Les enfants maltraités placés en famille d'accueil : leurs relations d'attachement aux deux familles. In E. Palacio-Quintin, J.M. Bouchard & B. Terrisse (Eds), *Questions d'éducation familiale* (pp. 155-176). Outremont : Éditions Logiques.
19. Palmonari, A. & Zani, B. (2003). Les études de communautés. In S. Moscovici & F. Buschini (Eds), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 13-38). Paris : Presses universitaires de France.
20. Pelchat, D., Lefebvre, H., Proulx, M. & Bouchard, J.M. (2001). Le partenariat : contextes d'apprentissage. In J.C. Kalubi, J.M. Bouchard, J.P. Pourtois & D. Pelchat (Eds), *Partenariat, coopération et appropriation des savoirs* (pp. 43-56). Sherbrooke : Éditions du CRP.
21. Guimelli, C. & Rouquette M.L. (1992). Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales. *Bulletin de psychologie*, 45(405), 196-202.
22. Saint-Jacques, M.C. (2000). L'analyse de données quantitatives. In R. Mayer, F. Ouellet, M.C. Saint-Jacques & D. Turcotte (Eds), *Méthodes de recherche en intervention sociale* (pp. 191-229). Montréal : Gaëtan Morin.
23. Stephenson, W. (1953). *The Study of Behavior: Q-Technique and its Methodology*. Chicago IL: University of Chicago Press.
24. Trudel, M. & Mercier, H. (2005). *Pourquoi évaluer? Question de diagnostic, d'objectif d'intervention ou de consensus clinique?* Actes de la journée d'études sur la famille bien traitante : le recours contre la négligence et la maltraitance. Évaluation du potentiel de résilience des familles, Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières.